

1. **Autor:** ks. Wojciech Cichosz
 2. **Tytuł:** *De l'école chrétienne à l'école laïque*
 3. **Źródło:** „Studia Gdańskie”, 2007, t. XXI, s. 377-396
-

KS. WOJCIECH CICHOSZ¹
GDAŃSK

DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE À L'ÉCOLE LAÏQUE

Cuius regio, eius religio².

Le principe que, celui qui possède les jeunes, celui pourrait être sûr de l'avenir et il connaît sa société, parcourt non pas seulement les siècles en mouvement sinueux, mais aussi il prend de différentes intensités et amplitudes – ce qui dépend bien sûr du contexte historique et des exigences culturelles de l'époque en question. Voici les sources des tâches d'enseignement chrétien – réalisées le plus fréquent possible – qui étaient l'objet principal de l'activité de l'Église dans le monde entier, tant dans la dimension universelle et publique que dans la dimension locale. Le début et le fondement de „l'école chrétienne”, il faudrait sans doute les chercher dans l'impératif du Jésus-Christ, son impératif d'enseignement, d'éducation et d'enseignement évangélique de toutes les sociétés: „Allez, faites de toutes les

¹ Urodził się w 1968 r.; ksiądz; absolwent Gdańskiego Seminarium Duchownego, Wydziału Nauk Społecznych Uniwersytetu Gdańskiego i Wydziału Teologicznego UKSW w Warszawie; doktor nauk humanistycznych w zakresie pedagogiki (filozofia wychowania) i nauk teologicznych w zakresie teologii apostołstwa; wykładowca pedagogiki, dydaktyki i prawa oświatowego w Gdańskim Seminarium Duchownym oraz propedeutyki, teologii apostołstwa i dydaktyki katechezy w GAKT w Gdyni; dyrektor Zespołu Szkół Katolickich im. Jana Pawła II w Gdyni; diecezjalny duszpasterz nauczycieli i wychowawców; ekspert MENiS ds. awansu zawodowego nauczycieli; uczestnik licznych konferencji i wykładów międzynarodowych: USA, Niemcy, Włochy, Boliwia; współtwórca sympozjów na rzecz edukacji europejskiej w ramach programu SOCRATES; autor książek i publikacji dotyczących przede wszystkim wychowania chrześcijańskiego, komunikacji interpersonalnej, systemu wartości i współczesnych przemian kulturowych.

² La sentence latine „cuius regio, eius religio” exprimant le droit de celui qui gouverne à imposer sa religion professée au peuple. On la mettait déjà en pratique dans les plus anciennes formes de gouverner – c'est la période d'avant Jésus-Christ parce qu'on trouvait la religion le facteur principal intégrant la vie socio-politique. Après l'Edit de Milan (313), les souverains chrétiens commencèrent à la mettre en pratique. Il appuyaient sur cette règle l'évangélisation (christianisation) des territoires dépendants. On accepta étymologiquement cette expression le 25 septembre 1555 pendant l'assemblée de la diète d'Allemagne à Augsbourg (appelé la paix religieuse d'Augsbourg), bien qu'on ne l'ait pas utilisée directement. Cette règle fut construite par le juriste protestant J. Stephani dans *Institutiones iuris canonici*. Grâce à elle, le souverain protestant accumula le plus grand pouvoir laïque et spirituel, comme les évêques sur les terrains chrétiens (épiscopalisme). En conséquence, cette règle mena jusqu'à l'ingérence indéfinie du souverain dans les question de foi et aussi dans la construction des églises nationales. Après 1648, le processus de la libération entre dans l'implication de cette règle.

nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit” (Mt 28,19-20).

1. Les principes fondamentaux-méthodologique

Conformément à la demande de la Conférence d’Épiscopat Polonais, „l’étude sérieuse de l’histoire d’Église publique, particulière et aussi locale devrait rapporter les problèmes historiques à l’Église d’aujourd’hui, parler aussi des questions difficiles et délicates. Ainsi, l’étude de l’histoire d’Église aidera à trouver l’identité des membres de la communauté de foi enracinée dans la tradition. La foi éprouvée par l’Église a aussi une dimension historique parce qu’elle est la foi de tout le Peuple de Dieu «résonnant au cours de l’histoire»³.

Aujourd’hui, dans le monde très matérialisé et en train de se séculariser, il vaut se poser des questions sur les raisons principales et le contexte historique et culturel de la transformation (du passage) de l’école chrétienne traditionnelle en l’école laïque. Les questions qui paraissent particulièrement intéressantes, ce sont: Comment comprendre la laïcisation? Qu’est-ce qui se trouva à son fondement? Est-ce que la signification du mot *laïcisation* comprend les contenus essentiels contemporains (on la comprend comme l’athéisation et la lutte contre l’Église et la religion en général), ou bien ce mot possède un peu une autre interprétation et en même temps la signification dans l’histoire de l’éducation (les connotations étymologiques: l’appréciation de tout ce qui est laïque: gr. laikos, lat. laicus – laïque, populaire)? Cette lisibilité du langage est énormément importante parce que souvent „nous utilisons les mêmes mots et nous profitons des mêmes signes, mais nous ne nous entendons absolument pas”⁴. Dans le contexte des transformations civilisatrices de nos jours dont nous sommes témoins, les questions ci-dessus paraissent importantes, même fondamentales, parce que l’image de l’Europe, d’une part il montre son caractère chrétien, d’autre part - la laïcisation et la sécularisation progressives.

2. Le début „de l’école chrétienne”

Depuis des siècles, l’Église est chargée d’une grande responsabilité de l’enseignement et de l’éducation. C’est justement à elle qu’on posa la tâche de la formation chrétienne de la jeune génération. C’est pourquoi, on aperçut fréquent les écoles liées aux paroisses, aux monastères et aux cathédrales. La nouvelle école qui paraisse (appelée l’école chrétienne) se

³ Conférence d’Épiscopat Polonais, *Dyrektorium Katechetyczne Kościoła Katolickiego w Polsce*, Kraków 2001, n° 68; Congrégation pour le Clergé, *Dyrektorium ogólne o katechizacji*, Rzym 1997, n° 105. Tout le volume 6 de la polonaise „Kolekcja Communio” daté 1991 (*Podstawy wiary – Teologia*) est consacré à la question de foi.

⁴ W. Cichosz, *Metodologia. Elementarz Studenta*, Gdańsk 2000, p. 7.

dirigea non pas seulement vers la morale et la formation personnelle (l'idéal pédagogique de „l'éducation vers le salut”), mais aussi – dès le début de son existence – elle était un véritable centre culturel. L'art de l'éducation devint le maître dans le domaine de ars artium et scientia scientiarum (gr. paideia).

Après la chute de l'Empire Romain (476), on peut apercevoir la disparition générale des écoles nationales. Depuis cet événement-là, la tâche de l'éducation des jeunes générations commença à charger l'Église qui se développait très vivement. Il vaut ici souligner que dans l'Europe occidentale, l'empire romain comprenait Italie, Espagne, France, mais aussi Suisse, Allemagne de Sud et d'Ouest (jusqu'au Danube et Rhin) et Bretagne. Dans ces pays – de même que dans tout l'Empire Romain – le développement de l'Église était possible grâce à l'évangélisation et christianisation vivement menées, que l'on commençait du souverain et finissait par les soumis. Dès le début du Moyen Âge, il nous faut bien remarquer le phénomène de la conversion de tous les tribus et peuples. Particulièrement à cette époque, il y avait le rôle important de la vieille règle – cuius regio, eius religio. On commença cette mission par la conversion du souverain ce qui était le fondement pour la conversion, l'acceptation et enfin la prise de la même religion par tous les soumis. Un immense succès d'Église (juste après l'édit de Milan) était le baptême du roi des Francs – Clovis Mérovingien en 496. Son exemple fut suivi par les Burgondes dans la Gaule du centre-est et puis par les Wisigoths ariens en Espagne. Ici il faudrait chercher aussi l'origine de la christianisation d'Allemagne d'aujourd'hui (à cette époque-là Heiliges Römisches Reich Deutscher Nation). Clovis lui-même se montrait comme le défenseur de l'Église et le protecteur de la civilisation latine, cependant que son règne devint un immense pas sur le chemin de la formation d'Europe et de son esprit.

Se faire baptiser, c'était non pas seulement l'acte de bonne volonté politique, mais avant tout la jonction au groupe des sociétés de la culture méditerranéenne. Les débuts de l'enseignement étaient créés par les premiers souverains en fondant et entretenant les monastères qui accomplissaient ainsi leur charisme – la prophétie et l'évangélisation (en principe bénédictins, cisterciens, chartreux, et puis jésuites, oratoriens, piaristes, somaschis, barnabites, théatiens). Ils enseignaient les jeunes générations de la vie chrétienne, non pas seulement au niveau religieux mais aussi pratique et scientifique⁵.

Charlemagne (742-814) venant des Carolingiens, le roi des Francs et l'empereur romain était l'exemple du souverain et du politicien, mais aussi d'un excellent promoteur d'enseignement (éducation) et de la culture dans l'Europe médiévale. Il fit venir chez lui, dans

⁵ H. Roth, *Pädagogische Anthropologie*, Hannover 1971; D. Kempa, *Historia szkolnictwa katolickiego w Polsce*, dans: *Szkolnictwo katolickie w Polsce*, Kraków 1999, p. 9.

sa cour, plusieurs savants, entre autres: Alkuin de York, bénédictin (735-804) et Einhard (775-840), et son interprétation du pouvoir royal et de l'obligation envers l'Église menèrent à resserrer les liens mutuels. Charlemagne, il se chargea de la consolidation et de la diffusion de la foi chrétienne. L'école et l'éducation étaient extrêmement importants pour lui mais ils remplissaient le rôle de service, tant envers l'état que l'Église⁶. L'empereur qui était influencé par l'autorité des moines anglais, désirait que chaque chrétien fût l'homme „instruit” dans le domaine de la confession de foi⁷. Cet esprit indiqua la direction droite de l'école chrétienne pour de longues années⁸.

Depuis des années du règne de Charlemagne, l'enseignement commença à prendre certaines formes organisées. Les monastères fondèrent les premières écoles mystérielles, cependant que les évêques influencés par la pression des papes succédants – créèrent les écoles cathédrales. Celles-là mettaient l'accent sur l'enseignement pratique, lié à la vie quotidienne. Par exemple, les cisterciens créaient les premières écoles agricoles en enseignant comment entretenir les livres inventaires, caissiers ou bien comment cultiver le sol. Par contre, les bénédictins travaillaient avec les jeunes aristocrates la connaissance de lire et d'écrire. Les élèves plus doués transcrivaient les manuels et de vieux manuscrits ce qui menait à rassembler les oeuvres des écrivains antiques. A cette époque-là, on ne faisait pas attention à éduquer dans les sciences naturelles. Les écoles cathédrales étaient le plus développées où on pouvait trouver un certain programme didactique et éducatif. Le but de ces écoles, c'était l'augmentation de la qualité éducative du clergé diocésain. Ces écoles, dans un sens, continuaient l'idée des centres mystérieux et leur développement fut lié très fort à l'ardeur des évêques. Les écoles les plus remarquables, c'étaient: l'école de Latéran à Rome, celle de Lyon en France et de Magdebourg en Allemagne. En suivant les réflexions ci-dessus, il faut mentionner aussi l'enseignement paroissial. Le pape Eugène I (654-657) donna une disposition spéciale sur la gestion des écoles auprès de chaque paroisse. Pourtant, puisqu'il n'y avait pas assez d'enseignants, au moins dans la première fase, ces écoles ne furent pas généralement reçues. Elles prirent naissance, en général, dans les villes plus grandes et elles enseignaient avant tout les bases de calcul et les règles de grammaire latine. Ces types d'écoles étaient le plus nombreux en Italie⁹.

A l'époque, la base d'enseignement, c'étaient sept arts libérés (lat. septem artes liberales) – on peut dire que ce sont sept connaissances dignes de l'homme libéré. Ces sept arts se composaient de trivium et quadrivium. Trivium comprenait la grammaire ce qui signifia-

⁶ M. Serejski, *Karol Wielki na tle swoich czasów*, Warszawa 1959.

⁷ E. Mitek, *Pedagogika dla teologów*, Wrocław 2002, p. 33.

⁸ P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e*, Paris 1972.

⁹ Ł. Kurdybacha, *Dzieje oświaty kościelnej do końca XVIII wieku*, Warszawa 1949.

it l'habileté en latin; la dialectique, ça veut dire la logique et la rhétorique, ça veut dire l'art de parler. En général, c'était l'introduction à l'étape suivante de l'étude. On considérait quadrivium comme la préparation aux études philosophiques et théologiques. Il comprenait la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et la musique. On peut traiter quadrivium de l'étude sur les chiffres: considérés dans l'espace (géométrie); dans le temps (musique); dans le temps, le mouvement et l'espace (astronomie) et les chiffres absolus (arithmétique). La division acceptée à l'époque avait à sa base l'oeuvre encyclopédique de Marcus Terentius Varro „Disciplinarum libri IX” (Neuf Volumes Scientifiques). L'auteur de ce déterminant est Martianus Felix Capella qui au V^e siècle élabora le manuel de toutes les sciences enseignées à l'école (se composant de sept volumes) et les appela „sept arts liberes”. Cependant au VI^e siècle, Flavius Magnus Aurelius Cassiodorus dans ses „Institutiones” accommoda le manuel de Capelli aux besoins de l'Église. Au Moyen Âge, obtenir le titre du licencié en sept arts libérés constituait la base pour les études suivantes à l'université en faculté de droit, médecine ou théologie¹⁰.

Le développement des sciences fit aboutir à l'organisation des discours pour les jeunes dans les écoles supérieures. L'Église observait attentivement de nouvelles facultés et les papes créaient très volontiers de différentes associations d'étudiants qui restaient sous la protection de l'Église. Au cours des années, il apparut la commune forme d'organisation qui lia les étudiants et les professeurs, c'était l'université. De ce point de vue, il faudrait prendre en considération les plus connus centres tels que: Paris (Sorbonne)¹¹, Naples, Salerno, Padoue, Bologne, Rome, Sienne, Prague, Cracovie (le pape Urban V donna son accord pour la naissance de l'Académie de Cracovie le 12 mai 1364), Vienne (1383), Cologne (1388) et plusieurs d'autres centres universitaires.

3. Societatis Jesu – l'activité éducative du monastère

Au cours des années, on peut apercevoir chez les laïques l'éveil progressif de l'aspiration à la pensée et la conduite indépendantes. Le nouveau courant, appelé l'humanisme (łac. *humanus* – *ludzki*), changea aussi de comportement des gens face à l'idéal de l'enseignement proposé par l'Église. Les affaires temporelles, la pragmatique de la vie quotidienne et le retour vers le passé (l'antiquité) donnèrent naissance à la nouvelle situation sociale et aussi éducative¹². L'influence de la Renaissance sur la culture et l'enseignement de

¹⁰ E. Grant, *The Foundations of Modern Science in the Middle Ages: Their Religious, Institutional and Intellectual Contexts*, Cambridge 1998.

¹¹ S. d'Irsay, *Histoire des universités françaises et étrangères*, Paris 1933.

¹² J. H. Hexter, *The Education of the Aristocracy in the Renaissance*, „The Journal of Modern History”, Volume XXII, March 1950, Number 1.

cette époque-là était énorme. Bien que l'humanisme italien (XIV-XV siècle) portât les traits nationaux, ils se répandaient avec un grand succès à l'Église (p.ex. grâce au Concile de Bâle /1431-1445/ auquel les évêques de différentes parties d'Europe participaient)¹³. L'acceptation du latin classique était universelle, tant à l'Église qu'aux universités. Pourtant, le succès exceptionnel était la découverte de l'impression (la publication de la *Bible* de Gutenberg en 1455) et en même temps la mise du mot imprimé à l'enseignement et la publication des livres répondant aux besoins de l'enseignement (Johann Gensfleisch zum Gutenberg – 1399-1468)¹⁴.

La renaissance de l'école restait toujours dans une forte relation avec l'Église et la vie religieuse des nations¹⁵. Une grande majorité des enseignants, c'étaient des prêtres et le clergé. Une énorme impulsion aux changements constitua la réformation (1517) commencée par Martin Luthre (1483-1546) qui sépara de l'Église tous les „réformateurs”. Les centres protestants menèrent à rompre les liens avec Rome ce qui signifiait aussi porter atteinte à l'autorité du pape. Ils traduisirent la Bible en langues nationales et l'introduisirent à l'office divin, rejetèrent le célibat du clergé, les sacrements (à part du baptême et – ça dépendait de la religion – le mariage et la confirmation), le culte des saints et l'enseignement (jusqu'ici) de l'Église sur Notre Dame. Pour diffuser „la nouvelle doctrine”, on édita le catéchisme spécial où on exposa moins les valeurs religieuses en faveur de l'éducation morale. L'humanisme protestant trouva son partisan chaleureux en personne de Philippe Melancton (1497-1560) grâce aux efforts de qui le programme de la formation et l'enseignement protestant entrèrent à l'enseignement primaire et secondaire et même supérieur¹⁶.

L'enseignement chrétien traditionnel, en face de la nouvelle situation, était vraiment impuissant, ne pouvant trouver aucune façon pour lutter contre l'offensive protestante de plus en plus forte. Une vraie chaloupe aurait dû être la naissance du monastère des jésuites¹⁷. Bien que, dans les premiers principes d'Ignace de Loyola (1491-1556) les jésuites ne fussent pas le monastère enseignant, on apprécia très vite l'importance des écoles, tant pour la formation des enseignants monastiques que les jeunes laïques, y compris les futures élites¹⁸. Sur l'initiative

¹³ *I Collegi Universitari in Europa tra il XIV e il XVIII secolo*, a cura di D. Maffei e H. de Ridder-Symoens, Milano 1991.

¹⁴ C. Kerr, *Freword*, „Higher Education”, 1972, Number 1, p. 2.

¹⁵ E. Paul, *Geschichte der christlichen Erziehung*, t. 2: *Barock und Aufklärung*, Freiburg im Breisgau 1995.

¹⁶ L. Mokrzecki, *Wokół staropolskiej nauki i oświaty. Gdańsk-Prusy Królewskie-Rzeczpospolita*, Gdańsk 2001; *Mare Balticum – Mare Nostrum. Latin in the Countries of the Baltic Sea (1500-1800)*, ed. by O. Merisalo, R. Sarasti-Wilenius, *Acts of the Helsinki Colloquium 16-21 August 1992*, Helsinki 1992.

¹⁷ J.C.H. Aveling, *The Jesuits*, London 1981; A.P. Андреев, *История ордена иезуитов. Иезуиты в Российской Империи. XVI-начало XIX века*, Москва 1998.

¹⁸ *The Jesuit Ratio Studiorum. 400th Anniversary Perspectives*, ed. by Vincent J. Duminuco, New York 2000; J.W. Donohue, *Jesuits Education. An Essay on the Foundation of its Idea*, New York 1963; G.P. Brizzi, *I Gesuiti e I seminari per la formazione della classe dirigente*, in: *Dall'Isola alla Città i Gesuiti a Bologna*, a cura di G.P. Brizzi, A.M. Mateucci, Bologna 1988; K. Puchowski, *Collegia Nobilium Societatis Jesu: Bildung der politischen Elite in Polen (1746-1773)*, in: *Luther und Melancthon im Bildungsdenken Mittel- und Osteuropas*, R. Golz, W. Mayrhofer (Hrsg.), Münster 1996.

de Jacques Laynez, premièrement on s'occupa d'éduquer uniquement les jeunes monastiques qui étudiaient aux universités à Paris, Lisbonne, Padoue, Coimbre, Valence, Alcalie, Goa et Louvain. Auprès des universités, on fonda les collèges, bien qu'à l'origine ce furent plutôt les pensions où les jeunes trouvaient les conditions nécessaires à vivre et étudier. Bientôt, on commença à transformer les collèges en écoles dont les enseignants restaient toujours les professeurs jésuites. On élargit très vite le système des collèges en faveur des élèves qui ne faisaient pas partie de la Société de Jésus. Depuis la moitié du XVI^e siècle, le monastère se mit au travail didactique et éducatif parmi les jeunes laïques¹⁹. Ignace de Loyola, lui-même, introduisit dans les statuts monastiques le devoir du travail pédagogique, cependant que le pape Georges XIII constata dans l'encyclique *Salvatoris Domini* (1576) que l'enseignement et l'éducation étaient la tâche importante des jésuites. Les jésuites étaient connus et présents dans tous les pays chrétiens d'Europe jusqu'à la fin du XVI^e siècle où ils étaient entièrement responsables de l'éducation et la „contrôlaient” totalement²⁰. Ils devinrent très vite populaires: l'enseignement était gratuite et les moyens pour les buts éducatifs venaient de la fondation de différents magnats. Ils conduisaient l'activité éducative motivés tout entier par la religion en s'appuyant sur le programme humaniste (en général trivium et le théâtre scolaire). Les écoles jésuites gratifiaient les diplômés de tout ce qu'ils avaient besoin dans leur vie quotidienne (pragmatisme), alors ces écoles étonnaient aussi les protestants de leur précision et l'assiduité.

Les importants centres jésuites, ce sont entre autres: *Collegium Romanum* (1550)²¹, *Collegium Germanicum* – aussi à Rome – (1552), *Seminarium Nobilium* a Milano (1564), *Collegium Nobilium* à Parme (1601)²², *Collegium Nobilium* à Bologne et Naples, *Collegium Nobilium* à Leopold (1749), *Collegium Nobilium* à Vilius et Varcovie (1752). Il nous faut être conscients qu'à Varcovie il y avait aussi sa vive activité *Collegium Nobilium* fondu par les théatiens (1737) et les piaristes (1740)²³. En Pologne, *Seminarium Romanum* était l'exemple officiel pour les pensions et les collèges nobiliaires. C'est le cardinal Stanisław Hozjusz qui

¹⁹ J.W. Donohue, *Jesuit Education. An Essay on the Foundation of its Idea*, New York 1963, p. 8: „Those Constitutions make it very clear that the Society of Jesus is impelled to the work of education from an apostolic motive since it believes that sound schooling can help conduct men to salvation.”; W. V. Bangert, *A History of the Society of Jesus*, St. Louis 1986, p. 26: „Education as a form of the apostolate, in the broad sense that it included preaching and teaching catechism, was part of the origins of the Society”.

²⁰ D. Julia, *Entre universel et local: le collègue jésuite à l'époque moderne*, „Paedagogica Historica”, vol. 40, n° 1-2, *Special Issue: Secondary Education: Institutional, Cultural and Social History*, eds. P. Savoie, A. Bruter, W. Frijhoff, Gent 2004.

²¹ R.G. Villoslada, *Storia del Collegio Romano dal suo inizio (1551) alla soppressione della Compagnia di Gesù (1773)*, Romae 1954.

²² G. Capasso, *Il Collegio dei Nobili di Parma. Memorie storiche pubblicate nel terzo centenario della sua fondazione*, Parma 1901.

²³ K. Puchowski, *Edukacja „losem urodzenia wyznaczonych” w warszawskim kolegium teatynów (1737-1785)*, w: *Między Barokiem a Oświeceniem. Sarmacki konterfekt*, thèse collective sous réd. S. Achremczyka, Olsztyn 2002, p. 79-94; idem, *Collegium Nobilium Stanisława Konarskiego a elitarne instytucje wychowawcze zakonów nauczających w Europie*, „Wiek Oświecenia”, t. 20, 2004, p. 11-70.

fit venir les jésuites en Pologne à la fin de 1564²⁴. Ils s'installèrent à Braniewo dans la région de Warmia où ils fondèrent le premier collège polonais et le séminaire ecclésiastique. Dans l'ambiance de l'époque pleine de polémiques et de tensions religieuses, on espérait trouver parmi eux de bons théologues, prêtres et enseignants. Les jésuites essayaient de créer les postes dans les plus importants centres de la vie politique et dans les sociétés exceptionnellement susceptibles à l'influence du protestantisme ou qui donnaient la possibilité d'avoir l'influence sur les orthodoxes. L'enseignement des jésuites qui faisait références aux meilleures traditions humanistes, dès le début, il se faisait intéresser et se développait vivement. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, au moins quelques mille de jeunes terminèrent les collèges de Société de Jésus. Ces écoles se faisaient amis grâce à l'ordre, l'esprit de méthode et le perfectionnement des méthodes d'enseignement. Les diplômés de ces écoles étaient obligés de connaître les notions fondamentales de la théologie, philosophie et surtout logique et rhétorique²⁵. La plupart définitive des sages membres du monastère éduquèrent de véritables humanistes de la renaissance polonaise. L'un des traits caractéristiques des centres jésuites, surtout au début, était la formation attentive des cadres, la dotation solide et un bon équipement en outils didactiques, la modernité assurée et – dans les centres publiques – l'enseignement gratuit.

A l'époque de la renaissance, il apparut le modèle de l'école humaniste (représenté par les jésuites) dont l'esprit de l'éducation est le mieux décrit dans la règle: *docta et eloquens pietas*. Pourtant, au cours des années, ce type s'avera épuisé et devint „inadapté à la société”²⁶. La mise de l'accent sur l'art de donner des discours put ramener à la limitation du développement universel des élèves. De nouveaux philosophes commencèrent à réclamer l'éducation liée à l'expérience de la vie quotidienne (les contacts avec des gens et l'observation du monde). Sous l'influence de l'esprit de cette époque-là, on aperçoit la création d'un nouveau modèle de l'école – appelé „école encyclopédique” (d'abord apparue chez les protestants), orientée vers l'enseignement des sciences exactes, des langues nationales et étrangères et aussi de l'éducation civique et patriotique. À l'Église chrétienne, ceux qui se chargèrent de la réalisation de ces postulats (dans un certain ordre d'idées), c'étaient des oratoriens, des jésuites et ensuite des piaristes, (Seminaristes Réguliers Pauvres de Notre

²⁴ Idem, *Edukacja historyczna w jezuickich kolegiach Rzeczypospolitej 1565-1773*, Gdańsk 1999, p. 13; J. Korewa, *Z dziejów diecezji warmińskiej w XVI. Geneza braniewskiego Hozjanum. Przyczynek do dziejów zespolenia Warmii z Rzeczpospolitą (1549-1564)*, Poznań-Warszawa-Lublin 1965.

²⁵ K. Puchowski, *Between „orator christianus” and „orator politicus”*. *Historical Education and Books in Jesuit Colleges in Poland and Lithuania (1565-1773)*, „Paedagogica Historica”, vol. XXXVII, 2002, Nr 1: *Books and Education. 500 Years of Reading and Learning*, ed. M. del Mar del Pozo Andrés, J. Dekker, F. Simon, W. Urban, Gent 2002.

²⁶ Des académies chevaleresques présentaient le caractère beaucoup plus pragmatique et utilitaire. Voir . N. Conrads, *Ritterakademien der frühen Neuzeit. Bildung als Standesprivileg im 16. und 17. Jahrhundert*, „Schriftenreihe der Historischen Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften” XXI, Göttingen 1982.

Dame d'Écoles Pieuses)²⁷, pour lesquels les mots: pietas et litterae (piété et étude)²⁸ étaient le mot d'ordre et guide. Étymologiquement, on peut constater que les piaristes (lat. piae – pieux) menaient les écoles appelées Écoles Pieuses (lat. Scholae Piae) qui éduquaient les élèves dans l'esprit de l'éducation patriotique en de bons chrétiens, mais aussi de braves citoyens. Les premières postes de ce type, ce sont: *Collegium Nazarenum* à Rome (1630)²⁹ et *Collegium Nobilium* à Florence (1636)³⁰.

Juste pour introduire un certain ordre, il vaut ajouter que les théatiens (lat. *Ordo Clericorum Regularium vulgo Theatinorum*), le monastère chrétien appuyé sur la règle de S^t Auguste jouaient un grand rôle sur la scène de l'éducation. Cette communauté fondue en 1517 à Chieti en Italie par S^t Gaétan et Gian Pietro Caraffa (l'évêque de Chieti qui après devint le pape Paul IV), on la fit venir en Pologne en 1664. Les théatiens s'occupaient avant tout (mais pas seulement!) de la formation personnelle, y compris les prêtres des Églises liées à Rome grâce à l'union (p.ex. grecocatholiques, Arméniens) et qui au niveau de la formation étaient égaux au monastère des jésuites et piaristes.

4. La nouvelle qualité culturelle – Siècle des Lumières

Conformément au principe que, celui qui possède les jeunes, celui pourrait être sûr de l'avenir, vers la moitié du XVIII^e siècle, il est facile d'apercevoir de plus en plus le mécontentement de l'école jésuite et chrétienne en général, cependant que l'esprit de la nouvelle philosophie commence à remplir toute l'Europe – c'est le Siècle des Lumières. Ce qui le provoque – à côté des différentes attentes sociales du point de vue de l'enseignement – ce sont aussi des raisons politiques et nationales. Malgré les discussions nombreuses, on dit généralement que l'on appelle le Siècle des Lumières la période dans l'histoire de la culture européenne de (à peu près) 1680 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. À part du terme „siècle des lumières” on entendit parler aussi le nom tel que „siècle de la raison”. Il ne faut pas, trop à l'étourdie, identifier le français *Lumières* avec l'allemand *Aufklärung*, l'anglais *Enlightenment* ou bien l'italien *Illuminismo*. Pour les penseurs du Siècle des Lumières, d'une part le criticisme envers la tradition et les autorités, d'autre part le rationalisme et l'empirisme dans le domaine de la connaissance devinrent la nouvelle règle et norme. La pensée de cette époque-là trouva sa source dans la méthode raisonnable de la poursuite après la science

²⁷ A.K. Liebreich, *Piarist Education in the Seventeenth Century*, „Studi Secenteschi” XXVI (1985); XXVII (1986).

²⁸ *L'enseignement classique au XVIII^e siècle. Collèges et universités*, réd. P. Costabel, Paris 1986.

²⁹ P. Vannucci, *Collegio Nazareno*, Roma 1930.

³⁰ A. Tanturri, *Gli Scolopi nel Mezzogiorno d'Italia in età moderna*, „Archivum Scholarum Piarum, Annus XXV – N. 50, Romae 2001, p. 123-134.

(le culte de la raison). Dans cette période, il commence à régner l'approbation pour „la religion naturelle”, liée à l'aversion pour les religions révélées et avant tout pour les institutions ecclésiastiques.

En Pologne, le Siècle des Lumières commence un peu plus tard (les années 40 du XVIII^e siècle) et il finit dans les premières années du XIX^e siècle. On approuve que la date limite qui ouvre le Siècle des Lumières Polonais était l'année 1740 quand Stanisław Konarski fonda *Collegium Nobilium* (1740), cependant que le crépuscule de l'époque fut désigné par l'apparition de l'oeuvre „Ballady i romanse” d'Adam Mickiewicz en 1822. La mise en vie de la bibliothèque de la famille Załuscy devint la preuve de la naissance de la nouvelle époque. Elle avait pour son but de constituer le centre de la pensée scientifique et le centre accumulant le milieu littéraire. La prise de la couronne par Stanisław August en 1764 provoqua l'accélération des réformes d'enseignement. Dans ce temps-là, le Théâtre National (1765) prit naissance, lui, il aurait eu jouer le rôle important dans la formation de la conscience civique. Le roi inspiré en mars 1765 fit apparaître „Monitor” – le journal présentant la pensée de l'époque – publié jusqu'à la fin de 1785³¹. Les années suivantes apportèrent les événements tellement importants pour l'histoire comme la mise en vie de la Commission d'Éducation Nationale (1773), les travaux de la Diète de Quatre ans (1788-1792) et ses réformes avec la Constitution de 3 Mai en tête (1791).

5. La laïcisation de l'enseignement

La pratique scolaire du Siècle des Lumières absorba tous les plus importants mots d'ordre de la pensée scientifique et politique, socio-philosophique et pédagogique. Le courant réformateur – ayant parfois les traits de l'utopie³² – gagna toute l'Europe avec la France, l'Allemagne et l'Autriche en tête³³. Dans les pays protestants, les changements se déroulaient progressivement et de longues années, mais pour les chrétiens – déshabitués du régime éducatif „monopole jésuite” pendant deux siècles – les réformes imprévues introduites par l'ordre du grand pouvoir – ce n'était pas facile. De plus, le reproche aux écoles jésuites existantes de mener les intrigues politiques et le point de vue exclusif sur l'enseignement constitua la cause, non pas seulement à repousser progressivement à la marge de leur participation à la vie éducative européenne, mais tout ça devint la cause principale à la cassation du monastère (1773).

³¹ Z. Sinko, „Monitor” wobec angielskiego „Spectatora”, „Studia Historycznoliterackie”, red. J. Kot, t. XXXI, Wrocław 1956.

³² F. Venturi, *Utopia and Reform in the Enlightenment*, Cambridge 1971.

³³ P. Wozniak, *Count Leo Thun: A Conservative Savior of Educational Reform in the Decade of Neoabsolutism*, „Austrian History Yearbook”, vol. XXVI, 1995.

En 1759, on chassa les jésuites du Portugal et trois ans plus tard ils durent quitter la France. On ferma la majorité des écoles et celles qui restèrent, on réforma d'après les règles des jansénistes. Une autre cause supposée, c'étaient les conflits avec les cours de justice d'une grande importance fonctionnant dans les provinces en France. Le parlement breton prit la première décision de ce type, elle fut prise après la proposition de René de La Chalotais et cette proposition fut suivie par d'autres. Il ne faut pas juger trop à l'avance que la transformation du système éducatif était automatiquement sa sécularisation. La Chalotais mentionné ci-dessus croyait que l'enseignement restait le fondement du pays, alors le droit de ce pays devrait le contrôler totalement³⁴. Il vaut ajouter qu'il défendait la règle de l'éducation religieuse. Le mot d'ordre, mentionné aussi, concernant l'éducation nationale était réalisé avec un grand succès p.ex. en Pologne dans *Collegium Nobilium* des piaristes fondu par Konarski. Néanmoins, la pensée du Siècle des Lumières Français continue son chemin. Ce mot d'ordre concernant l'éducation nationale revendiquait progressivement que l'on repoussât l'Église de l'éducation des jeunes. Et c'est justement ici qu'il faudrait rechercher le moment quand „l'école chrétienne” commence à se transformer en „l'école laïque”. La forme laïque de l'éducation signifie en résultat sa sécularisation. Bien que La Chalotais n'eût pas l'intention de repousser complètement les prêtres de l'éducation, (p.ex. il estimait beaucoup les oratoriens), il énumérait assez définitivement toutes les faiblesses de l'éducation monastique: le manque des enseignants professionnels et en même temps le manque des qualifications nécessaires, le jeu avec le mot et les abandons dans la question de l'enseignement général, la formation dans l'esprit du monastère. Selon ses arguments donnés, les enseignants laïques comme les citoyens d'un pays devrait s'occuper de l'éducation des futures citoyens. Quand au XVI^e siècle, l'état ne se mêlait pas trop dans les questions de l'Église, par contre la nouvelle époque réclamait le règne de l'état qui était interprété comme la plus importante organisation nationale. Selon les nouvelles critères, l'Église et l'école remplissent le rôle adjoint dans le système éducatif.

Au XVIII^e siècle, bien que l'Église eût toujours son important rôle éducatif, pourtant dans cette lutte et le conflit en cours (un certain essai de forces), finalement c'était l'esprit laïque qui gagna et l'enseignement entra dans les mains et sous la protection de l'état. Le gouvernement de Louis XV n'était pas encore préparé aux changements si forts mais les parlements le firent, surtout celui de Paris guidé par le président Rolland. Il apparut une un-

³⁴ J. Viguierie, *Les collèges en France*, dans: *Histoire mondiale de l'éducation*, t. 2: *De 1515 à 1815*, Paris 1981; M.M. Compère, *Du collège au lycée (1500-1850). Généalogie de l'enseignement secondaire français*, Paris 1985; idem, *La formation littéraire et pédagogique des Jésuites en Europe, fin du XVII^e et début du XVIII^e siècle*, „*Pedagogica Historica*”, vol. XXX, 1994; idem, *L'histoire de l'éducation en Europe. Essai comparatif sur la façon dont elle s'écrit*, Paris 1995; M.M. Compère, D. Julia, *Les collèges français 16-18 siècles*, Paris 1984.

iforme conception d'enseignement où l'enseignement secondaire fut lié à l'enseignement supérieur, mais ce qui faisait mal le plus, c'était le manque d'enseignants et de manuels. C'est pourquoi, bien que l'école fût soumise au pouvoir laïque, le clergé y constituait la principale tige éducative pour que, après un certain temps – après la chute des réformes de Rolland – la reprendre de nouveau.

Néanmoins, les idées françaises se montrèrent tellement fortes qu'elles avaient un grand retentissement dans toute l'Europe³⁵. À l'époque de l'absolutisme du Siècle des Lumières, on avait de plus en plus besoins des employés publiques. En Allemagne, on limite dans un sens la liberté scientifique: les listes délimités des manuels, les détaillieux contenus des discours et le rythme du travail aux écoles. Cet exemple des monarques protestants fut suivi aussi par les chrétiens: Ingolsztad en Bavière et Vienne en Autriche. La réforme de l'école latine en Prusse eut faite aussi dans le même esprit. L'état prit le contrôle entier sur l'enseignement secondaire (1787), en introduisant l'uniformisation de l'enseignement collégial et le baccalauréat – la censure entre l'école secondaire et supérieure, et aussi un certain prototype de l'école professionnelle (all. Bürgerschulen). En 1794, les universités et les collèges devinrent nationaux.

En Autriche, les principales réformes éducatives eut lieu dans la période du pouvoir absolu de l'impératrice Marie Thérèse³⁶. En 1760, on donna naissance à la commission de la cour s'occupant des questions des études et quatre ans plus tard les écoles entrèrent sous la protection de l'état. Pourtant, ça n'empêchat pas pour que l'un des plus pricipaux hommes d'action en Autriche fût un prêtre – Ferdynand Kindermann. On réforma l'Université de Vienne (1774), les écoles secondaires (1775), cependant on fit de grands efforts pour que dans l'enseignement populaire, les garçons et les filles eussent aussi les connaissances pratiques. Ce qui mérite d'apercevoir, c'est le fait de la création des seminaires pour les enseignants.

En Pologne, les conditions favorables pour le développement de l'enseignement furent créées par la prise de la couronne par Stanisław August Poniatowski en 1764. Le nouveau roi, élevé à l'ouest de l'Europe, était l'adepte de la rationaliste philosophie du Siècle des Lumières. Il appréciait la valeur de l'école et de l'enseignement de la société. À Varcovie, il fonda l'École Chevaleresque (1766) qui était la première école laïque de la République Polonaise. Cependant, le contexte historique de l'époque (partage) fit que les biens privés des personnes particulières (des députés) dominèrent l'intérêt de l'état et les réformes de l'enseignement. À l'apparition du document *Dominus ac Redemptor noster* du pape Clément

³⁵ F. Eby, *The Development of Modern Education: In Theory, Organization, and Practice*, New York 1934.

³⁶ H. Engelbrecht, *Geschichte des Österreichischen Bildungswesens. Erziehung und Unterricht auf dem Boden Österreichs*, Band 3: *Von der frühen Aufklärung bis zum Vormärz*, Wien 1984; E. Guglia, *Das Theresianum in Wien*, Wien-Köln-Weimar 1996.

XIV daté le 21 juillet 1773 qui mena à la cassation du monastère des jésuites, la République Polonaise eut du courage extraordinaire pour donner naissance à la Commission d'Éducation Nationale (le 14 octobre 1773) qui introduisait la nouvelle réforme d'enseignement dans l'école à cette époque-là.

Pourtant, au cours des années – dans certains pays – le processus de la sécularisation d'enseignement qui élargissait tout le temps, commença à prendre la signification contemporaine du terme *laïcisation*, ça veut dire „l'éloignement de la religion et de l'église” dans l'école et dans l'éducation. Dans ce contexte-là, le mot *idéologie* prend le rôle clé. Bien qu'il ait un peu du goût antique, c'est un néologisme du Siècle des Lumières (1796) créé des mots grecs: *idea* et *logos*. Son auteur, Antoine-Louis-Claude Destutt de Tracy (1754-1836) – l'un des piliers de la Révolution Française – apporta ce néologisme à l'embranchement sensuel du cartésianisme en changeant le cartésien *cogito ergo sum* (*je pense, donc je suis*) en *je sens, donc j'existe*³⁷. Destutt de Tracy introduisit l'idéologie pour faire partir „des préjugés” venant de la métaphysique et la religion. C'est pourquoi, la lutte contre l'Église dans la période de la Révolution concernait non pas seulement les influences, mais elle atteignait les fondements de civilisation les plus profonds. Dans une telle perspective, ni métaphysique ni théologie ou religion ne pouvaient être une étude. La reconnaissance de la métaphysique et la religion comme inscientifique a pour le but de disqualifier ces domaines de culture sociale et en même temps de provoquer la dépréciation de l'Église elle-même. Cette conception de l'enseignement et de l'éducation mise en idéologie était adressée tant contre la théologie que la religion elle-même (idéologie athée).

Les analyses ci-dessus montrent que la laïcisation de l'école était le processus de longues années et le saisissement de toutes les idées et conditions est tout simplement impossible. Néanmoins, aujourd'hui on peut constater bien persuadé que bien que „l'enseignement chrétien” fût soumis à la sécularisation, il faut comprendre ce processus avant tout comme la remise de la protection sur l'éducation aux laïques (pas comme à l'origine – au clergé). Justement les laïques (de ça vient la laïcisation), bien que le clergé jouât toujours un rôle très important dans l'éducation en tant que l'élite éduquée, il devint responsable de l'enseignement de la jeune génération donc son résultat, c'étaient les éléments suivants:

- le caractère laïque de l'éducation grâce à la protection de l'état,
- l'organisation perfectionnée de l'éducation publique,
- la création de l'éducation de plusieurs cultures et religions,
- l'enseignement privé soumis au contrôle de l'état,

³⁷ P. Jaroszyński, *Nauka w kulturze*, Radom 2002, p. 273.

- la création du plan général d'enseignement et de la liste des manuels obligatoires,
- la formation des enseignants laïques,
- l'autonomie progressive de la science,
- l'ajustement de l'école aux besoins de la vie quotidienne et des exigences nationales; l'enseignement et la présentation des sciences en général dans la langue nationale,
- le déplacement du centre de gravité de la formation gramatico-rhétorique à la formation morale et civique; l'élargissement des contenus de métiers en faveur des sciences naturelles,
- la limitation de l'enseignement de la religion jusqu'au discours, au niveau plus bas, de catéchisme et de Bible,
- la remise de la vie religieuse aux églises.

Conclusion: Cuius regio, eius educatio!

L'éducation européenne, tant loin qu'on regarde l'histoire d'Europe chrétienne, dès le début, elle était présente à l'Église. Les écoles étaient donc liées aux institutions chrétiennes: aux paroisses, monastères ou bien cathédrales, et au cours des années on donna naissance aussi aux universités qui étaient fondées et promues par l'Église. C'était donc l'enseignement qui sortait de l'Église et dont le patron était l'Église, l'enseignement typiquement chrétien lié non pas seulement à la problématique théologique ou disant plus simple chrétienne, mais l'éducation interprétée comme le service accompli par l'Église par rapport à la société, aux personnes particulières – enfants, adolescents et adultes.

Au XVIII^e siècle il y avait lieu – de différentes raisons pas toujours faciles à saisir – la domination de l'éducation chrétienne par l'état qui était inspirée très souvent par la philosophie lointaine de la pensée chrétienne. La laïcisation de l'enseignement ayant surtout les traits de la philosophie du Siècle des Lumières ne peut pas être interprétée comme un simple athéisme de l'éducation ou bien comme la lutte contre l'Église ou la religion en général parce que dans l'histoire de l'éducation elle prit les connotations étymologiques (l'appréciation de tout ce qui est laïque). Après un certain temps, dans quelques parties d'Europe, elle put prendre l'image plus décidée avec des idéologies (Révolution Française) et qui se réalisa dans la réduction de différents domaines de la vie dans l'universaliste civilisation chrétienne (lat. *res publica christiana*) jusqu'à la dimension laïque (horizontal) et l'élimination progressive de l'Église et de la religion généralement dans la vie sociale. Les écoles chrétiennes contemporaines, qui coexistent avec les écoles publiques, parfois menacées de l'éducation athée, donc non pas seulement de l'éducation omettant mais souvent luttant contre cette éducation, montrent au XXI^e siècle le nouveau courant d'éducation (à vrai dire traditionnel!), notamment la

liaison de l'école non pas seulement avec l'Église comme l'institution soutenant, protégeant ou l'institution étant le mécène de l'éducation, mais aussi avec l'Église qui forme les nouvelles générations grâce aux personnes – témoins. De la même façon qu'au Siècle des Lumières, il est facile de remarquer le prossecus de la possession „de l'école chrétienne” par „l'école laïque”, ainsi aujourd'hui l'école laïque – avec un succès de plus en plus grand – coexiste dans l'enseignement nombreux avec l'école chrétienne menée par l'Église. Cette dernière rend conscient les élèves du devoir du lien culturel avec l'Europe formée sur le fondement du patrimoine antique et de la tradition chrétienne³⁸.

PODSUMOWANIE

OD SZKOŁY KOŚCIELNEJ DO SZKOŁY ŚWIECKIEJ

Jak daleko sięgamy w historię Europy czasów chrześcijańskich, edukacja nie tylko od samego początku była obecna w Kościele (zarówno dydaktyka, jak i wychowanie), ale stała się swoistą mistrzowską sztuką: *ars artium et scientia scientiarum*. Szkoły były związane z instytucjami kościelnymi: z parafiami, zakonami czy też z katedrami, a z biegiem czasu powstawały również zakładane i promowane przez Kościół uniwersytety. Było to zatem nauczanie, które wychodziło z Kościoła, i którego patronem był Kościół; nauczanie typowo kościelne, związane nie tylko z problematyką teologiczną, czy mówiąc jeszcze prościej kościelną, ale wychowanie rozumiane jako służba spełniana przez Kościół w odniesieniu do społeczeństwa, do poszczególnych ludzi – dzieci, młodzieży i dorosłych.

W sekularyzującym się współcześnie świecie warto zapytać o główne przyczyny oraz kontekst historyczno-kulturowy (tło↔moment) przekształcenia (przejścia) tradycyjnej szkoły kościelnej (fr. *l'école chrétienne*) w laicką (świecką) szkołę publiczną (fr. *l'école laïque*). Szczególnie interesujące wydają się pytania: Jak należy rozumieć laicyzację? Co historycznie legło u jej podstaw? Czy słowo zeświecczenie (laicyzacja) nacechowane jest współczesnymi treściami (rozumiane jako ateizacja oraz walka z Kościołem i religią w ogóle), czy też może w historii wychowania ma ono nieco inne odniesienie i tym samym znaczenie (konotacje etymologiczne: dowartościowanie tego, co świeckie: gr. *laikos*, łac. *laicus* – świecki, ludowy)? Owa czytelność języka jest niesłychanie ważna, gdyż często „używamy tych samych słów i korzystamy z tych samych znaków, a zupełnie się nie rozumiemy”³⁹. W kontekście zachodzących współcześnie przeobrażeń cywilizacyjnych powyższe pytania wydają się istotne,

³⁸ T. Kostkiewiczowa, *Oświecenie. Próg naszej współczesności*, Warszawa 1994, p. 8-9.

³⁹ W. Cichosz, *Metodologia. Elementarz Studenta*, Gdańsk 2000, s. 7.

wręcz fundamentalne, gdyż oblicze Europy, z jednej strony, ukazuje swój chrześcijański charakter, a z drugiej – postępującą laicyzację i sekularyzację.

W XVIII wieku nastąpiło – z różnych i nie zawsze łatwych do uchwycenia przyczyn – zawładnięcie wychowaniem kościelnym przez państwo, które kierowało się nierzadko inspiracjami filozoficznymi, dalekimi od myśli chrześcijańskiej. Laicyzacja szkolnictwa, nacechowana głównie znamionami filozofii oświeceniowej, nie może być rozumiana jako zwykła ateizacja wychowania czy też walka z Kościołem i religią w ogóle, gdyż w historii wychowania przybrała konotacje etymologiczne (dowartościowanie tego, co świeckie). Z czasem, w niektórych częściach Europy mogła przybrać postać bardziej zdecydowaną i ideologiczną (Rewolucja Francuska), a wyrażającą się w redukowaniu różnych dziedzin życia uniwersalistycznej cywilizacji chrześcijańskiej (łac. *respublica christiana*) do wymiaru świeckiego (horyzontalnego) i stopniowym eliminowaniu Kościoła i religii w ogóle z życia społeczeństwa.

Laicyzacja szkoły była procesem długotrwałym, a uchwycenie jej wszystkich wątków i okoliczności jest wręcz niemożliwe. Niemniej jednak, można dziś stwierdzić z dużym przekonaniem, że choć „szkolnictwo kościelne” ulegało zeświecczeniu, to proces ten należy rozumieć przede wszystkim jako przekazanie nadzoru nad wychowaniem ludziom świeckim (nie jak początkowo – duchownym). Właśnie laikat (stąd zeświecczenie), choć duchowni w dalszym ciągu odgrywali znaczącą rolę w wychowaniu jako elita wykształcona, stał się odpowiedzialny za edukację młodego pokolenia, a wyrazem tego miały być następujące elementy:

- świecki charakter edukacji poprzez nadzór państwowy;
- udoskonalona organizacja wychowania publicznego;
- tworzenie edukacji wielokulturowej i wielowyznaniowej;
- szkolnictwo prywatne poddane kontroli państwowej;
- tworzenie ogólnego planu edukacji i spisu obowiązujących podręczników;
- przygotowanie kadry nauczycieli świeckich;
- postępująca autonomia nauki;
- dostosowanie szkoły do potrzeb życia codziennego i wymagań narodowych;
- prowadzenie zajęć szkolnych i nauki w ogóle w języku ojczystym;
- przesunięcie punktu ciężkości z wykształcenia gramatyczno-retorycznego, na moralno-obywatelskie; rozszerzenie treści przedmiotowych o przedmioty przyrodnicze;
- ograniczenie nauczania religii do wykładu katechizmu i Pisma Świętego na niższym stopniu;
- przeniesienie życia religijnego do kościołów.

Współczesne szkoły kościelne, istniejące wraz z państwowymi (publicznymi), czasami zagrożone wychowaniem ateistycznym, a więc nie tylko pomijającym wychowanie chrześci-

jańskie, ale często zwalczającym takie wychowanie, ukazują w XXI wieku nowy (właściwie tradycyjny!) kierunek wychowania, mianowicie związania szkoły nie tylko z Kościołem jako instytucją wspierającą, patronującą czy instytucją będącą mecenasem wychowania, ale także z Kościołem, który przez ludzi jako świadków wiary kształci nowe pokolenie. Tak, jak w Oświeceniu wyraźnie dał się zauważyć proces zawłaszczenia „szkoły kościelnej” przez „szkołę świecką” – zgodnie z zasadą: *cuius regio, eius educatio* – tak dziś, państwowa szkoła świecka – z coraz to większym powodzeniem – współlistnieje w pluralistycznej edukacji ze szkołą prowadzoną przez Kościół (szkoła katolicka). Ta ostatnia uświadamia wychowankom poczucie kulturowej więzi z Europą, ukształtowanej na fundamencie dziedzictwa antyku i tradycji chrześcijańskiej⁴⁰.

⁴⁰ T. Kostkiewiczowa, *Oświecenie. Próg naszej współczesności*, Warszawa 1994, s. 8-9.